

**Michel Houellebecq, contre le monde, pour la vie**  
*Houellebecq, en fait* de Dominique Noguez, Fayard, 265 p.

Maxime Prévost

---

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19044ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Prévost, M. (2004). Michel Houellebecq, contre le monde, pour la vie / *Houellebecq, en fait* de Dominique Noguez, Fayard, 265 p. *Spirale*, (198), 20–21.

# MICHEL HOUELLEBECQ, CONTRE LE MONDE, POUR LA VIE

HOUELLEBECQ, EN FAIT de Dominique Noguez  
Fayard, 265 p.

LE PROBLÈME avec la littérature actuelle, du moins son problème du point de vue universitaire, est qu'aucun brevet de qualité implicite n'a pu y être accolé au fil des ans : l'actualité d'un auteur comme Michel Houellebecq est telle qu'on ne sait trop encore s'il va résister au passage du temps, si son œuvre est significative ou simplement à la mode. Enseigner Houellebecq ? Écrire sur Houellebecq ? Aimer Houellebecq ? Parler de lui, réfléchir publiquement sur ses romans, nécessite en somme un engagement concret auquel la critique savante est généralement rétive : la valeur de Baudelaire ou de Zola étant présupposée, parler d'eux n'engage en rien l'*ethos* du critique. Bien sûr, il en aurait été tout autrement lors du procès des *Fleurs du mal* ou pendant la bataille du naturalisme. Ces deux noms ne sont pas choisis au hasard, puisque Houellebecq est, comme eux, l'un de ces auteurs dont on parle (généralement en mal), qui semblent doués pour le scandale et dont les fins esprits, sourire en coin, prétendent qu'ils ne constituent qu'une aberration temporaire dans le monde littéraire, puisque leurs écrits, fruits d'une époque décadente et de l'inculture régnante, ne sauraient survivre à long terme. En plus, dans le cas de Houellebecq (comme dans celui de Salman Rushdie il y a quelques années) on parle exclusivement des controverses qu'il suscite, des colères qu'il provoque (chez les Musulmans, chez les *baby boomers*, chez les naturistes, chez sa propre mère), comme s'il était une machine à paradoxes et non un romancier. Du coup, sa littérature passe généralement sous silence. C'est ce que souligne habilement Dominique Noguez dans le très beau témoignage d'admiration et d'amitié qu'il lui consacre : la médiatisation de Houellebecq a tout à fait occulté son œuvre. « Les "maudits" du XIX<sup>e</sup> siècle l'étaient par l'ombre et le silence. Ceux d'aujourd'hui le seraient-ils par la lumière et le bruit ? »

## L'amour noir

Les libraires contemporains aiment recommander la lecture de leurs « coups de cœur » du moment, tenant implicitement pour acquis que lire est un de ces petits plaisirs délectables de l'existence, au même titre que se détendre dans un bain moussoux ou savourer un confit de canard. Appelons ceci le syndrome « j'aime la

vie », syndrome dont ne sont que rarement atteints les lecteurs de Houellebecq. En effet, son narrateur typique (celui d'*Extension du domaine de la lutte*, celui de *Plateforme*) séduit par la lucidité dépressive du regard qu'il jette sur le monde, lucidité apte à ébranler les consensus mous qui ne sauraient résister à l'examen sérieux (exemple : la prétendue libération sexuelle nous a rendus plus heureux, en tout cas plus sexuellement actifs), lucidité qui, surtout, produit des effets tout à fait désopilants. Noguez parle d'« *humour gris* » pour décrire le comique houellebecquien. On pourrait aussi parler d'*amour noir* : aimer Houellebecq, c'est faire le choix du noir, c'est embrasser une vision du monde salutaire précisément en ceci qu'elle prend le contre-pied du discours publicitaire, triomphal et épideictique, auquel se réduit trop souvent la conscience contemporaine. C'est cette perspective paradoxale (« un regard ? non, une vision ? non, un rayon sur le monde [rayon X, rayon laser, rayon de martien...], à la fois une proposition de déchiffrement de ce qui est et une esquisse utopique de ce qui pourrait être ») qui fait de lui un auteur qui compte. Dominique Noguez voit dans l'œuvre de Michel Houellebecq un immense « *en fait* » qui institue « un discours de vérité, ce qui n'est pas sans conséquence sur son sens ou, si l'on préfère, sur son centre de gravité ». À propos des *Particules élémentaires*, il note avec finesse : « On a l'impression que, bien plus qu'un objet ludique, comme le sont d'ordinaire les fictions littéraires, c'est un objet performatif — je veux dire un livre qui agit, qui agira, qui sait ? sur l'histoire des idées et l'Histoire tout court ». On trouvera que Noguez exagère la portée des *Particules* seulement si l'on a perdu de vue ce que le roman a déjà été, c'est-à-dire ce qui était son ambition à l'époque de Hugo et de Dickens, et encore à celle de Camus et de Hemingway.

## La haine du désir

Le seul reproche qu'on pourrait adresser à Noguez serait de considérer *Rester vivant* comme le « *premier livre* » de Houellebecq, mettant ainsi « *entre parenthèses* » son essai de 1991, *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*. Cet ouvrage de jeunesse, qui me semble bien la clé de l'œuvre alors à venir, s'ouvrait sur ses lignes : « *La vie est douloureuse et décevante.*

*Inutile, par conséquent, d'écrire de nouveaux romans réalistes. Sur la réalité en général, nous savons déjà à quoi nous en tenir; et nous n'avons guère envie d'en apprendre davantage* ». Or le jeune auteur qui écrit ces lignes deviendra précisément un romancier réaliste, et qui plus est un grand romancier réaliste, qui saura mettre à nu la logique profonde de l'époque actuelle, qui saura objectiver le malaise existentiel de l'être contemporain, ce qui explique la portée scandaleuse de son œuvre.

Si Houellebecq est au cœur de ce qu'il faut bien considérer comme une renaissance du roman français (avec Duteurtre, Ravalec, Despentes, Dantec, entre autres), n'est-ce pas parce qu'il a su tirer son inspiration chez des auteurs qui ne constituent pas la référence obligée du tout venant de la littérature ? Comme le souligne Noguez, il est un « *homme de paralittérature autant que de littérature* ». En somme, je crois bien que Houellebecq a profondément médité l'œuvre de Lovecraft, qu'il décrit dans l'essai qu'il lui consacre comme « *une gigantesque machine à rêver, d'une ampleur et d'une efficacité inouïes. Rien de tranquille ni de réservé dans sa littérature; l'impact sur la conscience du lecteur est d'une brutalité sauvage, effrayante; et il ne se dissipe qu'avec une dangereuse lenteur* ». On pourrait en dire autant de celle de Houellebecq, qui hante inexorablement la conscience de ses lecteurs jusqu'à la modifier et à redéfinir le regard qu'ils jettent sur le réel. Il ne s'agit pas pour lui de créer une œuvre qui resplendisse d'une beauté éternelle, se déployant dans la sphère purement esthétique ou romanesque, mais bien de se coller à la société actuelle, c'est-à-dire de décrire le monde de manière à, sinon le changer, du moins en bouleverser la conception que s'en fait le lecteur. Il *donne prise*. Comme Guy Debord, il est un auteur qui peut radicalement changer sinon la vie, du moins la vision du monde de ses lecteurs. Or la nature profonde du scandale Houellebecq, le scandale d'ensemble subsumant tous les scandales ponctuels qu'il suscite, n'est-ce pas simplement qu'il a dévoilé la souffrance muette (parce que peu reluisante) de la majorité jusqu'alors silencieuse, celle qui connaît la « *misère sexuelle* » ?

Il ressort en effet de ses romans, et tout particulièrement de son chef-d'œuvre *Plateforme*, une sagesse antique qui procède de l'ataraxie. Qu'est-ce que le bonheur sinon l'absence de



Claude Ferland, *Série Adieu*, 2004, impression au jet d'encre sur film polyester, 66 × 90 cm.

souffrance? Or aujourd'hui la souffrance vient en grande partie de que nous sommes quotidiennement bombardés de désirs préfabriqués qui ne sauraient être assouvis. Le narrateur de *Plateforme* décrit cette valorisation du désir pour le désir : le seul désir qui vaille est le désir assouvi, ou celui dont on sait qu'il sera assouvi sous peu. Noguez a donc tout à fait raison d'évoquer les Anciens pour mettre dans une juste perspective cette méfiance à l'endroit de l'érotisme à la fois diffus, omniprésent et passif de la société contemporaine : « *Haine du désir* ». *C'est donc un délit? Il faudra en ce cas interdire tous les auteurs antiques, de Platon à Plotin, en passant par Épicure ou Marc-Aurèle, car ils ne sont pas tendres pour le désir, ils y voient toujours plus ou moins un frein à la maîtrise de soi et au bonheur* ». Contre le monde, donc, Houellebecq; c'est-à-dire contre le monde médiatisé d'aujourd'hui qui rend la vie presque impossible. Contre le monde mais pour la vie.

### La rage de ne pas lire

*Houellebecq, en fait* est un recueil de textes écrits par Noguez depuis sa rencontre avec Houellebecq en septembre 1991. Ces textes, dont plusieurs prenaient la défense de l'auteur lors des différents scandales et procès qui ont

jusqu'à maintenant jalonné son œuvre, ont été publiés à droite et à gauche (dans *Le Monde*, *Art Press*, *Le Nouvel Observateur*, etc.); ils sont complétés par une très belle étude stylistique publiée à l'origine dans *L'Atelier du roman*, par les extraits du journal personnel de Noguez où il est question de Houellebecq et par un texte inédit, « Michel Houellebecq est-il réactionnaire? », qui devrait clore le (faux) débat lancé notamment par Daniel Lindenberg (dans *Le rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Seuil, 2002). À ce sujet, une phrase de Noguez, définitive à mon sens, vaut la peine d'être répétée : « *Plus incompris que provocateur, plus proche de Pasolini que du Figaro magazine, Houellebecq [...] est l'arrière-petit-fils le plus doué du Flaubert de Bouvard et Pécuchet* ».

Malgré sa dispersion de surface, l'unité du livre est profonde : il s'agit d'aborder l'œuvre de Houellebecq avec justesse et sérénité, car « *si les textes anti-Houellebecq abondent aujourd'hui, on n'en a guère en rayon qui le défendent ou simplement le prennent favorablement en considération. Voilà, lecteur, pourquoi tu as ce livre en main* ». Or tous les adversaires de Houellebecq semblent unis par « *la rage de ne pas lire* », c'est-à-dire la rage de l'attaquer en toute ignorance de cause. Il est rigoureusement impossible de se faire une idée valable de ses romans par ce

qu'on en dit dans les médias, lesquels se glosent et s'entre-glosent sans réel souci de rendre justice à l'inculpé. Quiconque connaît et aime Houellebecq se réjouira par conséquent à la lecture de l'essai de Noguez, puisqu'il y reconnaîtra, sans doute pour la première fois, l'auteur qu'il connaît reconnu tel par un lecteur compétent. Il s'agit en outre d'un livre d'une grande générosité car, après tout, Noguez a autre chose à faire que de remettre les pendules à l'heure en ce qui concerne la réception immédiate de l'œuvre de son ami (il a, notamment, sa propre œuvre à faire...). Avec *Michel Houellebecq, en fait*, Dominique Noguez prend ainsi place aux côtés d'auteurs comme le Boccace de *La vie de Dante*, le Baudelaire des *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, le René Belletto des *Grandes Espérances de Charles Dickens*, c'est-à-dire d'auteurs qui aiment la littérature au point de nous transmettre l'envie de lire d'autres auteurs.

En ce qui concerne le prétendu côté réactionnaire de Houellebecq, laissons le mot de la fin à Noguez : « *profondément c'est quelqu'un qui veut le bien de l'humanité, qui veut du bien aux êtres humains, à tous les êtres humains* ». Deux mots résument tout : « *lisez-le* ». Loin de la rumeur médiatique, si possible.

MAXIME PRÉVOST